

" Honni soit qui mal y pense "

# Aimons, Rions, Chantons en France et au Canada

MÉLI-MÉLO

par le

Professeur EUGÈNE LASSALLE

---

PORTRAIT DE L'AUTEUR DESSINÉ

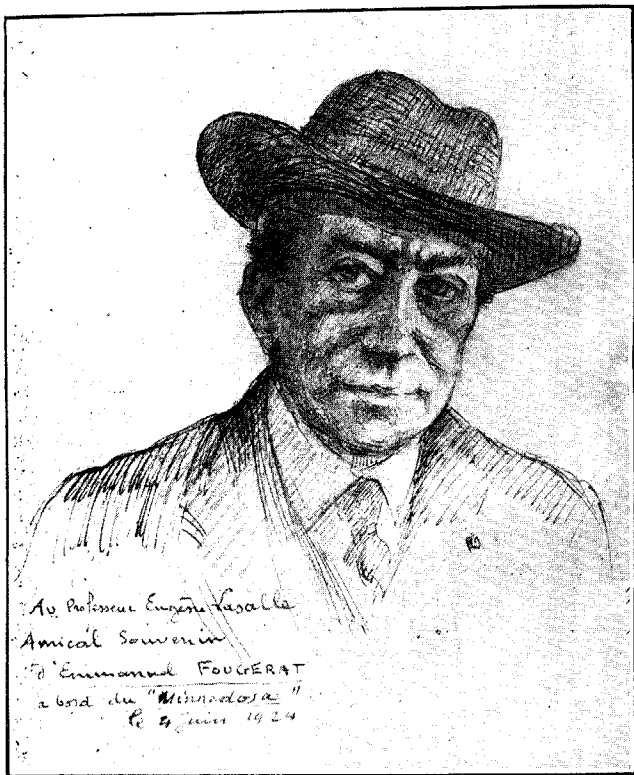
par

Emmanuel FOUGERAT

PICART, Editeur

59, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 59

PARIS-5<sup>e</sup>



À Professor Eugène Lacalle  
Amical Souvenir

Ed. Emmanuel FOUGERAT  
à bord du "Miradosa"  
le 4 juin 1924

"Honne soit qui mal y pense."

# Aimons, Rions, Chantons en France et au Canada

MÉLI-MÉLO

par le

Professeur EUGÈNE LASSALLE

---

PORTRAIT DE L'AUTEUR DESSINÉ

par

Emmanuel FOUGERAT



PICART, Editeur

59, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 59

PARIS-5<sup>e</sup>

## PREAMBULE

*Si mes élucubrations en eussent valu l'honneur, j'aurais fait préfacier cet opuscule par un littérateur qualifié qui m'eût, pour me faire plaisir, brûlé de l'encens sous le nez ; j'ai mieux aimé me priver de cet enivrant parfum pour n'avoir pas de complice dans ce crime de lèse-poésie dont je suis coupable.*

*Aux plus grands criminels on accorde parfois des circonstances atténuantes ; donc, il est bon de savoir, pour le plaidoyer de ma cause, que depuis trois ans seulement une vieille muse boiteuse, ratatinée et fourbue est venue traîtreusement chatouiller mon crâne plus que sexagénaire et m'a transmis l'horrible épidémie de la versifiomanie.*

*J'avais entendu dire que, si l'on ne mourait pas de cette maladie, on pouvait en rester fou. Je me suis adressé à des hommes de science qui m'ont dit qu'il existait en moi des cellules qui étaient restées fermées jusqu'à ce jour et des globules qui sommeillaient depuis ma naissance.*

*Ces cellules ont eu bien tort de s'ouvrir et ces globules de se réveiller.*

*Les hommes de science m'ordonnèrent de donner libre cours à toutes mes pensées et de les laisser, le plus abondamment possible, s'échapper des trois membranes qui forment l'enveloppe cérébrale, afin d'éviter une inflammation redoutable qui se produirait inévita-*

blement dans mes méninges surchauffées par une trop abondante agglomération de volcaniques inspirations. Ouf !!!

Mais où cela se complique c'est que les grands praticiens m'obligèrent à écrire tout ce qui jaillirait de mon cerveau, afin qu'ils puissent étudier attentivement le progrès ou la décadence de la maladie.

Plus encore, ils ont voulu que je fasse tout imprimer pour être, paraît-il, utile à la science, en servant d'exemple à tous les malheureux qui pourraient se laisser contaminer par l'astucieuse Polymnie.

J'ai suivi trop docilement, sans doute, les ordonnances des hommes de science ; c'est pourquoi je plains les vrais poètes et par-dessus tous les puritains ou les puristes qui liront mes rimailles. Plusieurs sont écrites avec peut-être un semblant de prétention à la gauloiserie et les autres bien simplement avec mon cœur.

Ma seule espérance de pardon est en ceux qui savent encore aimer, rire et chanter.

LISEZ-MOI, JUGEZ-MOI...

« Et si vous m'envoyez à l'échafaud, merci ! »

EUGÈNE LASSALLE.

## LA MODE

(*Sur l'air de « Cadet Roussel »*)

La Mode est très bête ici-bas (*bis*),  
Pour exhiber tous ses appas (*bis*),  
La Mode est souvent incommode,  
Mais il faut bien suivre la Mode,  
    La Mode, oh ! oui, vraiment,  
    N'a rien de très intéressant.

Depuis longtemps, c'est convenu (*bis*),  
Il faut toujours aller tout nu (*bis*),  
C'est un plaisir que l'on se donne  
De montrer toute sa personne,  
    Et sans penser vraiment  
    Si ça peut être régalant.

Le beau sexe étale ses bras (*bis*)  
Qu'ils soient trop maigres ou trop gras (*bis*)  
Et le voilà qui se tortille,  
Montrant genou, mollet, cheville...  
    Autre chose souvent,  
    Quand le soleil est éclatant.

Si vous en croyez la raison (*bis*),  
Laissez voir en toute saison (*bis*),  
Tout ce qui peut être modeste,  
Pour laisser deviner le reste,

Ce sera plus charmant,  
Et de beaucoup plus subjugant.

J'écris ces vers de mirliton (*bis*)  
Sur l'air d'une vieille chanson (*bis*),  
Car j'aime les femmes, les filles,  
Je les voudrais toutes gentilles,  
Et c'est si bon vraiment,  
D'y rêver, tout en... devinant.

---

## LA COURSE A LA MORT

*Aux Automobilistes.*

Vous qui vivez encor, rescapés de la guerre,  
N'êtes-vous pas heureux de ne pas être morts,  
De n'avoir pas quitté les plaisirs de la terre,  
N'ayant pas, en mourant, abandonné ses bords ?

Savez-vous que souvent vous vous montrez coupables,  
Et criminellement du soir jusqu'au matin ?  
A chaque instant du jour vous êtes responsables  
De votre vie à vous, de la vie du prochain.

Oh ! je comprends fort bien qu'un grand jour de bataille  
Il faille avec raison et très rapidement,  
Pour accomplir un ordre, évitant la mitraille,  
Se porter en avant avec affolement.

Mais je ne comprends pas l'inutile vitesse  
Pour courir sans motif et à tous les instants,  
Pour éprouver la joie d'une stupide ivresse  
Qui peut faire écraser femmes, vieillards, enfants,

Si vous pensiez un peu à ceux qui sont les vôtres,  
Vous seriez, j'en suis sûr, de beaucoup plus prudents ;  
Mais après tout, pourquoi tous ces raisonnements ?  
Mourez si vous voulez, mais ne tuez pas les autres.

---

## L'HABIT NE FAIT PAS L'HOMME

*A mon cousin :*

*le capitaine Elphège Ménéssier.*

C'est devant un café, sur les grands boulevards ;  
Je regarde passer, sans fixer mes regards,  
Une foule grouillante et, comme d'habitude,  
Je reste indifférent pour cette multitude.  
Tout à côté de moi, j'entends deux freluquets :  
C'était deux étrangers, aux vêtements coquets,  
Qui s'amusaient beaucoup, et sans tact et sans forme,  
De deux troupiers français passant en uniforme.  
J'aperçus ces soldats vêtus bleu horizon,  
Que critiquaient ces sots sans aucune raison ;  
Ils n'avaient pas, c'est vrai, belle et grande tournure,  
N'étant pas mannequins de la grande couture ;  
Ils n'avaient pas encor lèvre et menton velus,  
Mais ils paraissaient fiers, habillés en poilus.  
— Ils sont mal astiqués pour des soldats de France,  
Disaient-ils, ricanant, ça manque d'élégance.  
— C'est possible, Messieurs, je leur dis aussitôt,  
Car j'en avais assez, ce n'était pas trop tôt ;  
Ils ont cinq sous par jour ces jeunes militaires ;  
Ils ne sont pas d'un roi les brillants mousquetaires.  
Pour faire son devoir, point n'est besoin d'argent.  
Regardez-les passer, ils ont un air content ;  
Qu'importe leurs habits, mangeant à la gamelle

Ils sont heureux ainsi ; c'est une armée nouvelle  
Qui sera pour la France un utile soutien,  
Et tout comme à la Marne, ils se battront fort bien.  
Pas besoin, de nos jours, de clinquants, de panaches,  
Qu'ont arborés parfois, non sans laisser de taches,  
Ceux qui ne pensaient plus que, chaussée de sabots,  
La vieille armée du Rhin enfanta des héros ;  
Car elle avait du cœur, à défaut de costumes ;  
Ce fut beau souvenir pour les races posthumes !  
Ne voyez pas, Messieurs, comment ils sont vêtus,  
Qu'ils aient tout simplement du soldat les vertus.  
On a pu voir souvent, aux reluisantes bottes,  
Ceux qui, du premier coup, salissaient leurs culottes ;  
La guerre d'aujourd'hui n'est pas comme autrefois,  
Nous ne reverrons plus les champs de Fontenoy ;  
Ce qu'il faut, de nos jours, c'est un soldat solide,  
Non pas un élégant à la mine stupide,  
Et, malgré son costume ou son accoutrement,  
Il saura se conduire, et courageusement !  
Cet uniforme-là siérait mal à vos tailles,  
Car vous ne semblez pas être gens de batailles ;  
Mais vous le reverrez ce beau bleu horizon  
S'il survenait encore une triste saison !  
Ces deux petits pioupious à la plaisante allure  
Sauront vaincre ou mourir en très belle posture.

*Paris, septembre 1923.*

---

*Dédié à Marcelle Landreau.*

## PREMIERE COMMUNION

Ce jour ,tant désiré, que tout enfant envie,  
Il est venu, pour toi, ce beau jour de la vie :  
Comme une étoile pure, en le grand firmament,  
Tu m'apparais bien belle sous ton beau voile blanc.

Tu reçus aujourd'hui le pain qui vivifie,  
C'est pourquoi je te vois encor plus embellie ;  
Jésus est descendu dans ton bon petit cœur  
Pour te donner la force et faire ton bonheur.

Prie-le plus que jamais ; il guérit les souffrances  
Et nous donne à chacun les douces espérances  
Qui consolent tous ceux qui vivent ici-bas,  
Si l'on s'adresse à lui, si l'on ne l'oublie pas.

Que ce grand jour, enfant, reste dans ta mémoire.  
Il est, pour le chrétien, le plus beau jour de gloire ;  
Rien ne doit effacer ce divin souvenir.  
Il te donne la foi dans le grand avenir.

« IN VINO VERITAS »

« *Toute la vérité n'est pas bonne à dire.* »

Avez-vous remarqué celui qui jamais n'ose  
Dire tout franchement ce qu'il a dans le cœur,  
Ou que ce soit du bien ou du mal, je suppose ?  
C'est un silencieux et non pas un causeur.  
Il écouté, il sourit, approuvant toute chose  
En marmotant tout bas, ne voulant parler haut ;  
Il n'est pas temps encor, sa bouche reste close,  
Car pour la dégeler, il attend d'avoir chaud.  
Bientôt, grâce au pouvoir de la liqueur magique,  
Sa langue se délie, il se met à parler ;  
Il ne supporte pas la plus simple réplique,  
Rien ne le gênera, rien ne peut l'arrêter.  
Avec un beau courage, il vous jette à la face  
Ce qu'il pensait avant, mais qu'il ne disait pas ;  
Il vous sortira tout de sa pauvre besace,  
Avec facilité, sans aucun embarras ;  
Au risque de blesser ceux qui sont trop sensibles,  
Sans trêve il continue son filandreux discours,  
Mais ne dit, après tout, que des choses risibles  
Qui n'ont pas d'importance et dont on rit toujours,  
Il est heureux pourtant d'avoir dit ce qu'il pense ;  
Il a certainement fait un très grand effort :  
Et quand chez lui, rentrant bien plein... de suffisan

Il est fier et content ; puis, bientôt il s'endort...  
Mais quand sont dissipées les vapeurs de la veille,  
Le lendemain, à tous et bien timidement,  
Exprimant ses regrets, car sa raison s'éveille,  
Il vous serre la main et s'excuse humblement.

Et voilà les méfaits de la liqueur maligne !  
De notre aïeul Noé beaucoup ont hérité.  
Buvons modérément le bon jus de la vigne  
Trop souvent dans le vin on dit la vérité.

---

## DOUX BEBE

Par une après-midi d'un beau jour de septembre,  
Nous venions de partir sur notre paquebot.  
Après avoir été visité notre chambre,  
Sur le pont principal nous allons aussitôt.  
On voyait s'éloigner les côtes de la France  
Et nous cherchions, rêveurs, parmi les passagers,  
Si nous ne verrions pas quelqu'un de connaissance  
Ou bien si tous étaient pour nous des étrangers ;  
Quand soudain apparaît, dans les bras de sa mère,  
Un de ces beaux enfants, un vrai petit amour,  
Un ange du bon Dieu envoyé sur la terre.  
« Oh ! comme il est joli ! » disait-on à l'entour.  
Ses yeux sont grands et doux, d'un beau bleu de per-  
[venche,  
Sa bouche est une fraise et blonds sont ses cheveux,  
Et la mère attentive, l'abritant sous sa manche,  
Le serre tendrement avec un air heureux.  
« Pour égayer un peu nos moments de tristesse,  
« C'est ainsi, disions-nous, qu'il nous en faudrait un ;  
« Il nous rajeunirait quand viendra la vieillesse ;  
« Si ce bonheur venait, il serait opportun. »  
Et, tout en badinant, nous regardions sans cesse  
L'adorable bébé qui passait devant nous,  
En nous jetant un œil tout rempli de tendresse,  
Toujours nous souriant d'un sourire bien doux.  
Ah ! nous pourrions au moins, pendant la traversée,

Si le temps s'assombrit, en regardant ses yeux,  
Nous nous consolons alors par la pensée  
Qu'ils reflètent toujours le bel azur des cieux.  
Le moment est venu d'aller dans la cabine  
Y goûter le sommeil, ce grand réparateur,  
Et qu'est-ce que je vois ! Dans la chambre voisine,  
J'y vois entrer bébé, comme un porte-bonheur.  
Quelques instants après, j'entends bien que la mère  
Avant de le coucher — que ce doit être beau ! —  
Apprend à son enfant à faire sa prière  
A son ange gardien — quel ravissant tableau ! —  
Tout est calme et bientôt c'est le profond silence,  
Si l'on perçoit un bruit ce n'est que vaguement,  
On est si bien ainsi qu'on est plein de confiance  
Et doucement bercé on dort tranquillement.  
Mais voilà qu'à minuit, c'est l'heure légendaire  
Des crimes et méfaits des esprits malfaisants,  
Qu'en un sursaut, sortant de l'ordinaire,  
Je suis réveillé par d'horribles cris stridents.  
C'était le doux bébé qui faisait mauvais rêve !  
Je croyais bonnement que ça devait finir,  
Mais les cris augmentaient et plus forts et sans trêve,  
Hélas ! jusqu'au matin, je ne pus pas dormir,  
Et il en fut ainsi pendant huit nuits entières !  
L'ange n'était pour moi qu'un vrai petit démon  
Venu pour m'empêcher de clore mes paupières,  
Il eut bien mérité ma malédiction.  
Ce n'était pas assez de l'inferral jazz-bande.  
Qu'on subissait le soir ; il me fallait encor  
Durant de longues nuits sans sommeil, que j'entende  
Les chants du « doux bébé » qui n'a pas la voix d'or.  
Mensonge ton sourire et ta figure candide,  
Mensonge tes beaux yeux promettant la douceur,

Comme d'autres, hélas ! tu resteras perfide  
Et tout autour de toi, tu créeras la douleur.  
Oui, il ne faut jamais juger sur l'apparence,  
Nous savons qu'ici-bas tout est souvent trompeur.  
Il faut avec sagesse et beaucoup de prudence  
Bien discerner le vrai de ce qui est menteur.

*Sur « Le Mélita », octobre 1923.*

---

## LA CHANSON DE LA CÔTE D'AMOUR

(*Sur l'air du « Clairon », de Paul Déroulède*)

*Dédiée à M. Maurice Tournadour.*

L'air est pur, la route est bonne,  
Et sans que rien ne détonne,  
Partons tous, gais compagnons !  
Partons tous, la jambe leste,  
Et sans nous soucier du reste,  
En chantant : nous nous aimons !

La beauté de sa nature  
Enflamme la créature,  
Réjouit les braves gens !  
Rendons-nous, l'âme charmée,  
Sur cette côte enchantée  
Qui vous fait vibrer les sens.

D'un beau nom elle s'appelle,  
Elle est joyeuse et si belle !  
Sa couleur d'azur et d'or  
En fait un site admirable,  
C'est un pays délectable  
Qu'on voit et revoit encor !

Ce nom est très symbolique.  
De notoriété publique,

C'est un idéal séjour !  
C'est un paradis sur terre  
Qui ne doit être éphémère,  
Car c'est « la Côte d'Amour ! »

« Côte d'Amour » sans pareille.  
Où le grand bonheur s'éveille  
De La Baule aux alentours !  
Tu donnes la douce ivresse  
D'y retrouver la jeunesse  
Avec tous ses plus beaux jours !

Puis, songeons à la Patrie .  
Qui pourrait être flétrie,  
Sans revanche et sans retour !  
Si nous n'avions l'espérance  
En de beaux enfants de France,  
Et dans sa « Côte d'Amour ! »

Sachez donc, Messieurs, Mesdames,  
Qu'aimer ennoblit les âmes ;  
Aimez sans cesse et toujours !  
Vous aurez garçons et filles  
Pour augmenter les familles,  
Grâce à la « Côte d'Amour » !

---

## PERCÉ

Nous allons souvent chercher bien loin les beautés de la nature, alors que nous en possédons chez nous. Où iriez-vous, en effet, pour voir un site plus attrayant que celui que nous pouvons admirer à Percé, cette idéale contrée de la Gaspésie ? Où trouveriez-vous un séjour plus enchanteur ? Vos yeux ne sont pas assez grands pour contempler ce spectacle sans pareil qui vous remplit d'un enthousiasme allant chaque jour grandissant. Voyez ce rocher superbe et majestueux, masse imposante de pierre de sable, que l'on dirait taillée par des mains de géants fantastiques. Tout cela fait penser que l'homme est bien petit quand on le compare à la grandeur de la nature.

Voyez encore ces monts accidentés avec leurs échan-  
cures et leurs crevasses, ces falaises à pic qui surplombent la mer et semblent lui dire : « Tu n'iras pas plus loin. » Cet admirable panorama change de coloris à tout instant du jour, avec des clartés différentes, durant que le soleil poursuit sa route pour disparaître lentement derrière le mont Sainte-Anne, dans des couleurs d'apothéose, éclairant encore et longtemps de ses derniers rayons un ciel multicolore, cependant que le paisible village de Percé se couvre du manteau de la nuit.

Les fenêtres des maisons étoilent l'ombre de modestes lueurs ; le phare tournant du cap Blanc envoie par

intermittences des projections éclatantes ; une tiédeur molle s'empare de notre être ; tout rentre dans un calme profond ; à peine entendez-vous les cris stridents de quelques goélands attardés sur la grève, et le touriste s'endort au clapotement monotone de la vague, revivant dans de beaux rêves tout ce qu'il a pu contempler pendant le jour. Il revoit cette île étonnante de Bonaventure avec les milliers d'oiseaux de toutes sortes qui en font leur séjour, spectacle indescriptible qui dépasse la conception humaine et nous transporte vers le surnaturel.

En présence de toutes ces merveilles, on pense au Créateur, on élève son âme vers lui et l'on ne peut s'empêcher de dire : Dieu seul est grand !

*Percé, 1922.*

---

PETIT PORTRAIT  
D'UN GRAND PORTRAITISTE

*Dédié à Emmanuel Fougerat.*

Un nez « à la Bourbon » et les cheveux au vent,  
Son verbe est doux et bon, gracieux son sourire ;  
Ses yeux observateurs vous regardent souvent ;  
Sa bouche ne dit rien qui ne soit pas à dire.

Il recherche le Beau. En tout bien, tout honneur.  
Il admire surtout la brillante jeunesse ;  
Il en a vu pourtant et de toute couleur,  
Mais un joli minois sans cesse l'intéresse.

Il voit d'un seul coup d'œil en chacune ou chacun,  
Soit une belle main, soit un front, une oreille,  
Enfin tout ce qui peut ne pas être commun,  
On comprend, dans ses yeux, que le Grand Art s'éveille.

Puisque l'Art vient de Dieu, nous l'avons avec nous,  
Ayant Emmanuel pendant notre voyage ;  
Ce sera pour nous tous un souvenir bien doux,  
Car pouvions-nous vraiment espérer davantage ?

*A bord du « Minnedosa », juin 1924.*

## A MES ELEVES

Vous tous, petits et grands, jeunes gens, jeunes filles,  
Qui voulez conserver l'héritage pieux,  
Pour qu'il grandisse encor dans toutes les familles  
Comme le plus sacré venant de vos aïeux,

Je veux parler ici de la langue française  
Que vous avez apprise en étant tout enfant,  
Quand votre mère heureuse avec un cœur plein d'aise  
La parlait en priant, la chantait vous berçant.

Plus tard, il vous a plu de polir ce langage ;  
Et vous l'avez voulu, car, pour mieux l'admirer,  
Polir un diamant est un bien bel ouvrage  
Pour qu'à chaque facette on puisse s'y mirer.

Oui, la langue française est un bijou splendide,  
Qui reflète toujours et la tête et le cœur.  
Elle nourrit l'esprit d'une clarté solide ;  
Savoir la bien parler est un bien grand bonheur.

C'est là votre désir en suivant votre école,  
En apprenant pour vous et pour ceux qui viendront,  
Vous voulez du français agrandir l'aurole,  
C'est une noble idée, les temps s'en souviendront.

Honneur à vous, bien chère et fidèle jeunesse !  
Dans votre beau pays, vous serez estimés.  
Et laissez-moi signer ces vers avec tendresse :  
« Un français-canadien qui vous a bien aimés. »

## AU REVOIR !

Si vous faites de la France le tour,  
Si, dans la belle Baule, en vos voyages,  
Vous y venez, restez-y plus d'un jour,  
Vous y trouverez moultés avantages.

Je l'ai chantée déjà, cette saison,  
(Croyez un bon descendant de la Gaule),  
Sans intérêts, n'ayant pas de maison  
Dans ce pays ravissant de La Baule.

J'y suis venu de loia et de très loia  
Pour y goûter ses charmes, ses délices,  
Mais d'insister plus longtemps, pas besoin ;  
Y revenir seront des jours propices,

Car le moment du départ a sonné,  
Il faut partir, ici-bas rien ne dure !  
Et je me sens tout émotionné,  
Au revoir ! j'espère en l'année future !...

## CŒUR ET SOUVENIR

*Dédié à la famille Marouque.*

Le cœur, le souvenir peuvent aller tous deux  
Se tenant par la main ; ils peuvent satisfaire  
Ceux qui les ont compris pour pouvoir être heureux ;  
Il faut n'en avoir pas pour penser le contraire.

On éprouve, ici-bas, bon, mauvais souvenir,  
Mais qu'importe après tout qu'il soit toujours vivace,  
Car, si l'on a du cœur, il peut ne pas mourir  
Quand on peut sans rougir le regarder en face.

J'écris ces simples vers et non pas sans raison,  
En souvenir touchant de ma bonne famille,  
Car j'ai senti leurs cœurs vibrer dans leur maison :  
Il coule à mes deux yeux une larme qui brille.

*Angers, 1923.*

---

## J'AI VU LE MANDARIN!

C'était dans un pays éloigné de la Chine,  
Et ce n'était pas près de la porte voisine,  
C'est dans un bel endroit de ce beau Canada  
Qu'un soir à ma gaité la frayeur succéda.  
J'habitais un hôtel depuis quelques semaines,  
Sans éprouver d'ennuis et sans avoir de peines.  
Il y avait bien des gens de toutes les façons ;  
On vivait coudoyant toutes les nations :  
Anglais, Américains, Hébreux et Canadiens,  
Des Français et des Boches jusqu'à des Norvégiens.  
On voyait bien souvent défiler des antiques  
Parmi le sexe faible aux formes peu plastiques.  
On en voyait aussi de très belles, ma foi,  
Pouvant faire rêver beaucoup de fils de rois.  
Il faut dans la nature et dans toutes les castes,  
Pour savoir en juger, il faut bien des contrastes.  
Je vivais donc en paix et très tranquillement,  
Quand un soir j'aperçus quelque chose d'étrange :  
Ce n'était certes pas la vision d'un auge.  
Tout au fond du couloir, marchant, sortant du bain,  
Je vis un amalgame qui n'avait rien d'humain,  
Ça semblait une femme, ça pouvait être un homme,  
— Ce n'est que de très près que l'on constate en somme  
Et pendant ce temps-là, cette chose approchait  
Gravement ; mon cœur terriblement battait,

Me mettant dans un coin pour mieux voir cette affaire  
Lorsqu'elle passera tout près de la lumière.  
Mais à ce moment-là, je ne sais pas comment,  
Je crus apercevoir et très exactement,  
Et malgré ma terreur et mon œil qui se brouille  
Des lunettes placées au nez d'une citrouille.  
Je m'enfuis dans ma chambre avec la vision,  
Et la nuit se passa dans la tribulation.  
Mais qu'ai-je donc pu voir ? Quelle est cette visite ?  
Est-ce antidiluvien ou bien hermaphrodite ?  
Je n'oublierai jamais ce spectacle troublant  
Que je vis cette nuit et non pas en rêvant.  
Le lendemain matin, je racontais l'histoire,  
Et beaucoup d'entre nous ne voulaient pas y croire  
Mais quelqu'un me disait : « Ne soyez pas chagrin,  
Vous avez vu, Monsieur, le plus beau mandarin.

---

## RESTITUTION

(Scie en 15 couplets sur l'air de « Cadet Roussel »)

### I

C'était après un bon dîner, (*bis*),  
Il faut aller se promener, (*bis*),  
Pour ne pas en perd' l'habitude,  
Pour éviter la solitude,  
On va partir gaîment,  
Malgré qu'il faisait un grand vent.

### II

On se disait, avec raison, (*bis*),  
Il faut être de précaution, (*bis*),  
Il nous faut un marin habile  
Pour que chacun soit bien tranquille ;  
Il faut avoir Bayard,  
Lui seul ne va pas au hasard.

### III

Bayard a sa réputation, (*bis*),  
Il ne craint la comparaison, (*bis*).  
A lui seul, c'est tout le village,

Son nom répond de son courage,  
C'est un homme idéal !  
Moi, je l'appelai l'Amiral.

IV

Retenons la barque à Bayard (*bis*)  
Et ne soyons pas en retard (*bis*).  
Sa barque est toujours bien proprette,  
Point n'est besoin de salopette ;  
On part le cœur content  
Et tout en se moquant du vent.

V

On rit, on chante avec entrain, (*bis*),  
Tout le monde s'amuse bien, (*bis*),  
Mais après avoir fait un mille,  
L'Amiral n'était pas tranquille ;  
Craignant les coups de vent,  
Il rebroussa très prudemment.

VI

« Dirigeons-nous vers Barachoix (*bis*),  
Nous n'avons pas un autre choix (*bis*).  
Laissons l'île de Bonaventure,  
J'ai peur pour tout' ces créatures ;  
Les fair' périr vraiment,  
Ah ! ce serait bien désolant ! »

VII

L'Amiral avait bien raison, (*bis*).  
Quelle horrible abomination ! (*bis*)  
Détruire ainsi dans un naufrage  
Du ciel le plus charmant ouvrage.  
    Sa barbe s'hérissait,  
Des pieds à la tête il tremblait.

VIII

Ne voulant pas être un impie, (*bis*),  
Dans un grand éclair de génie, (*bis*),  
De la tempête il eut raison,  
Il sauva tout' la cargaison !  
    Ah ! c'était beau vraiment  
Cet Amiral est épatant.

IX

Il avait pris tous les moyens (*bis*)  
Pour sauver les bons Canadiens, (*bis*),  
Mais le plus grand de ses délices,  
C'est d' ramener les institutrices,  
    Car, d'un air effrayant,  
Ces Anglaises montraient leurs dents.

X

Elles criaient, ell' rugissaient (*bis*),  
En anglais même elles juraient (*bis*),  
C'était des *By God*, des *Goddam*,  
C'était une fureur extrême,  
    *Go t'hell, Son of a bitch*,  
Revenons *quick* au bord du *beach*.

XI

Mais tout à coup elles pâlissent (*bis*),  
Elles jaunissent, elles verdissent (*bis*),  
La mer qui n'était pas un lac  
Leur souleva leur estomac  
    Et recevant un' douche  
Ell's durent encor ouvrir la bouche.

XII

L'Amiral pouvait les noyer (*bis*),  
En les voyant restituer (*bis*).  
Il préféra cette manière  
Que d' faire d' la mer leur cimetièr,  
    Evitant, par bonheur,  
De l'Angleterre la fureur.

XIII

Quand ell' revinrent à la pension (*bis*),  
Après cette restitution (*bis*),  
Les regardant avec tendresse,  
Et comprenant tout' leur détresse,  
« Voulez-vous, leur dit Buisson,  
Voulez-vous un peu de poisson ? »

XIV

Nous ne voulons plus en manger (*bis*),  
Nous venons de le restituer (*bis*) ;  
Il nous sort par le nez, la bouche,  
Y a pas de danger qu'on y touche.  
Tout ça c'est bien *shocking*  
Et nous allons nous plaindre à Bing.

XV

MORALE

Vous tous qui viendrez à Percé (*bis*),  
Ne vous montrez pas si pressés (*bis*)  
D'aller sur mer dans une barque,  
Car c'est une bonne remarque,  
Vous devrez tout payer,  
Et même pour restituer.

## A MAURICE DE FERAUDY

Tu fis vibrer les cœurs des êtres cultivés  
Sur ton plateau de l'art que tu rends admirable  
Par ton génie puissant tout fait de vérités ;  
C'est pourquoi tu seras toujours inoubliable.

Tu pars pour revenir, nous voulons l'espérer ;  
Ton séjour aura fui comme le temps qui passe,  
Quand il donne un plaisir qu'on voudrait conserver,  
Mais qui s'en va trop tôt, quand jamais il ne lasse.

Tu vins au Canada ! Si tu le veux encor,  
Laisse nous caresser cette bonne espérance  
De revoir avec toi les brillants rayons d'or  
Du soleil du Grand Art qui nous vient de la France.

*Montréal, 1924.*

---

« LUSITANIA »

Tout auprès de la mer, j'étais dans un village,  
Chez un bon habitant qui m'avait fait entrer :  
Il avait rapporté d'un pénible voyage  
Des choses de « là-bas », qu'il voulait me montrer,  
Car il était parti, lors de la grande guerre,  
Dans un beau régiment de vaillants Canadiens,  
De ceux qui, sans souci d'abandonner leur terre,  
Pensant au sol français, disait : « Je me souviens ! »  
— Je fus longtemps absent, me dit avec tristesse  
Mon jeune campagnard, mais c'est avec fierté  
Qu'il ajoutait soudain, et non pas sans noblesse :  
Si nous « *les avons eus* », nous avons bien lutté !  
Quand les Boches vaincus durent quitter la France  
Pour rentrer humblement dans leurs propres cantons,  
Nous les avons suivis, chantant la délivrance  
Aux grands accents vibrants des tambours, des clairons.

On trouve très souvent, surtout dans la campagne,  
Ces braves inconnus gardant avec plaisir  
De différents objets rapportés d'Allemagne,  
Qu'ils montrent fièrement comme un beau souvenir.  
C'était, cette fois-là, quelque chose d'étrange :  
Parmi des pistolets, un casque et deux fusils,  
C'était une médaille à la couleur orange,  
Que j'avais aperçu, en fronçant les sourcils.  
Je la gardais longtemps dans ma main frémissante

Et je me demandais si je ne rêvais pas,  
Quand mon bon habitant dit d'une voix dolente :  
— Savez-vous que, chez eux, ça se vendait « là-bas » ?

Je voyais un tableau répugnant à la gloire  
D'un peuple soucieux de sa postérité ;  
Mais eux ont fait frapper pour grossir leur histoire  
Dans un brillant métal la sombre vérité :  
C'était pour l'avenir une preuve éclatante  
De leur force invincible et de leur grand orgueil  
D'avoir, en un instant, par puissance étonnante,  
Fait, dans un coin de mer, un immense cercueil.  
Ce n'était pas assez de cette boucherie,  
Qui sur terre durait depuis déjà longtemps,  
Le *Lusitania*, dans leur sauvagerie,  
Devait servir d'exemple à la suite des temps !

Le jour suivant, assis sur le bord de la grève,  
Je regardais au loin des barques de pêcheurs  
Balançant mollement, et, comme dans un rêve,  
J'éprouvais, malgré moi, d'enfantines frayeurs.  
Et pourtant, ce jour-là, tout était bien tranquille :  
Le soleil, dans la mer, se mirait radieux ;  
On voyait ces pêcheurs sur une onde docile  
Qui semblait obéir au Maître des Cieux ;  
On ne pouvait avoir pour eux aucune crainte :  
Ils étaient loin, là-bas, mais on voyait encor,  
Sans être soucieux et sans nulle contrainte,  
Les barques qui glissaient sur une nappe d'or.  
Pourquoi mon cœur battait si fort dans ma poitrine ?  
C'est que m'apparaissait, à ce même moment,  
Ce jour, à tout jamais, honteux pour sa marine  
Où se déshonora l'ennemi provoquant.

C'était un jour de mai qu'il prouva sa démente,  
C'était le mois béni, c'était le mois des fleurs ;  
La mer était bien calme et c'est dans le silence  
Que le brutal acier fit verser tant de pleurs !  
Je revoyais soudain tous ces gens si paisibles  
Sur *Lusitania*, partis si confiants.  
Ils ne pouvaient leur être aucunement nuisibles ;  
Ils n'étaient pas soldats, ils n'étaient pas gênants.  
Mais l'ennemi voulant terroriser le monde,  
Et montrer son génie sur tous les continents,  
Tuait férocement, sur la terre et sur l'onde,  
Les femmes, les vieillards jusqu'aux petits enfants !...  
Et la mer était calme, et, le ciel en lumière,  
Eclairait ce tableau d'angoisse et de terreur.  
Ce fut, sur l'eau qui dort, la dernière prière  
De ces humbles martyrs, disparus dans l'horreur...

Mais rien n'est oublié, si la paix est venue ;  
Il faut songer sans cesse et sans illusion  
Que l'on pourrait revoir cette époque vécue  
Dont on n'avait pas eu même la vision ;  
Soyons donc de tous temps d'une grande prudence ;  
Dans ce monde fragile, on ne connaît son sort ;  
Je nargue la tempête avec sa violence,  
Mais je me méfierai toujours de l'eau qui dort.

*Percé, août 1922.*

## LA MARSEILLAISE DES POIDS LOURDS

*Percé, 14 juillet 1922.*

Allons, les blondes et les brunes,  
Ne nous laissons pas endormir,  
On n'est pas ici pour des prunes,  
Il faut nous garder d'épaissir (*bis*).  
Voyez-vous la féroce graisse  
Gonfler nos gorges et nos bras :  
Elle viendrait avec ivresse  
Nous envahir jusqu'au trépas.  
En route, les poids lourds,  
Marchons, marchons toujours,  
Marchons, marchons,  
O graisse impur', nous t'exterminerons.

Amour sacré de gymnastique,  
Rends-nous, rends-nous nos corps légers,  
Nous serons alors élastique,  
Et nous nous passerons de corsets (*bis*).  
Accorde-nous cette victoire,  
Sinon, nous irons grossissant,  
Et ce serait désespérant  
De la graisse chanter la gloire.  
En route, les poids lourds,  
Marchons, marchons toujours,  
Marchons, marchons,  
O graisse impur', nous t'exterminerons.

Puis, après ce combat terrible,  
Nous revenons dans nos foyers,  
Après avoir fait l'impossible  
Pour tâcher de nous dégraisser (*bis*).  
Mais, hélas ! la grande traîtresse  
Nous attendait patiemment,  
Et la voilà subitement  
Qu'elle règne en grande maîtresse.  
Hélas ! pauvres poids lourds !  
Nous resterons toujours,  
Toujours, toujours,  
Nous resterons  
Les malheureux poids lourds.

---

## LES MARIONNETTES DE PERCÉ

*Aux célibataires.*

On contemplait, un soir, l'aurore boréale,  
Le étoiles brillaient dans le grand firmament,  
Une brise de nuit, bienfaisante, idéale,  
Faisait vibrer les cœurs d'un doux frémissement.

Tout s'endormit bientôt dans un profond silence,  
Et seuls nous retardions de vouloir sommeiller,  
Pour éprouver longtemps l'exquise jouissance  
De voir dans cette nuit les cieux se réveiller.

On voyait sautiller de ces marionnettes  
Aux multiples couleurs dans le ciel transparent,  
Semblables à ces Elfes aux danses coquettes  
Qui passent dans un rêve en trotinant gaîment.

C'était comme un cortège amusant, adorable,  
De joyeuses beautés, qui viendraient de quitter  
Des palais inconnus sous la forme impalpable  
D'esprits malicieux venus pour nous tenter.

Les voir c'était beaucoup, les toucher davantage,  
S'il nous avait été donné ce fol plaisir.  
Mais ce n'était, hélas ! qu'un bien simple mirage,  
Qui, comme tant d'autres, doivent trop tôt finir.

Ainsi tout disparut dans des ombres lointaines,  
En nous laissant rêveurs, mais revoyant encor  
Devant nos yeux charmés ces visions soudaines,  
Qui venaient de s'enfuir dans de la gaze d'or.

On dût, non sans regret, regagner sa chambrette.  
J'en connus parmi nous, lors de ce même soir,  
Qui songeaient tristement ne pouvant pas avoir,  
Pour se distraire un peu, une marionnette.

---

VIR

*Dédié à un grand Canadien.*

La tête d'un Danton. De solide carrure.  
Un œil profond, perçant, qui vous sonde le cœur.  
Quand il sourit pourtant, on voit que sa nature  
Voudrait être pour tous un bon porte-bonheur.

Mais il ne peut pas satisfaire tout le monde,  
Chacun a son projet, son espoir, son désir...  
On veut trouver en lui une source féconde  
Où l'on pourrait puiser en tout temps, à loisir.

Sans doute, il le voudrait ; mais son devoir l'enchaîne,  
En homme sérieux, prévoyant l'avenir,  
Il faut qu'il soit prudent pour que rien ne l'entraîne.  
Or, il ne promet pas ce qu'il ne peut tenir.

Oh ! quand il a dit : oui, comptez sur sa promesse.  
S'il dit : non, c'est qu'alors il a bien réfléchi,  
Et non pas sans regrets et non pas sans tristesse ;  
Mais il sait se contraindre et n'a jamais fléchi.

Depuis bien des années, combattant sans relâche,  
Calme et discernant tout, grand administrateur  
Il accomplit sans peur sa lourde et noble tâche  
Dans l'intérêt de tous, mais non pas des flatteurs.

Quand viendra le repos, dans longtemps, je l'espère !  
Envieux, mécontent, adversaire ou ami,  
Chacun reconnaîtra que son temps fut prospère,  
Il n'aura plus alors l'ombre d'un ennemi.

Les hommes d'ici-bas le couvriront de gloire ;  
Mais qu'importe à celui, d'un mérite éclatant,  
Que son nom soit gravé dans le bronze ou l'histoire,  
Si les justes d'en Haut l'accueillent en chantant !

*Montréal, 1924.*

---

## LA MARCHANDE DE DENTELLES

(Chanson sur l'air de « Cadet Roussel »)

### I

Un beau matin, à la pension (*bis*),  
Il se produit d' l'agitation (*bis*),  
Car on apprend à toutes nos belles  
Qu'arrive un' marchande de dentelles.

Ah ! ça, ah ! ça vraiment,  
Voilà qui est très intéressant.

### II

Les dames étaient en train d' manger (*bis*),  
Mais elles finirent vit' d'avalier (*bis*),  
Pour contempler avec ivresse  
Ce travail qui les intéresse,  
Et très rapidement  
Elles se ruent en s' bousculant.

### III

C'est la grande exclamation (*bis*),  
Elles étaient tout's en pamoison (*bis*),  
Aussi bien les jeunes que les vieilles,

Je n'en ai jamais vu d' pareilles.

Ah ! oui, ah ! oui vraiment,  
C'était un bruit étourdissant.

#### IV

— Combien celle-ci ? Combien celle-là ? (*bis*)

Entendait-on dans le brouhaha (*bis*).

— C'est vingt, c'est trent', c'est cent cinquante,  
Disait tranquillement la marchande.

Le bruit s'était calmé,  
Et l'expansion avait cessé.

#### V

Dans un silence peu surprenant (*bis*),

Et qui semblait très éloquent (*bis*),

De l'hôtel le propriétaire

Était obligé de se taire.

Il pensait sans raison  
Au paiement de la pension.

#### VI

S'ils dépensent tout leur argent (*bis*),

Cela pour moi c'est inquiétant (*bis*),

Devinant alors sa pensée :

« Que votre crainte soit calmée,

Lui dis-je, je sais fort bien  
Que ces dames n'achét'rons rien. »

VII

Pendant ce temps ça continuait (*bis*),  
Chacune d'elles s'exhaltait (*bis*),  
Admirant toutes ces merveilles,  
Au point d' vous casser les oreilles.  
— Ah ! c'est bien beau vraiment,  
Disaient-elles tout's constamment.

VIII

Et ce refrain ne cessait pas (*bis*),  
On entendait que des holà ! (*bis*)  
Et la marchande avec patience  
Caressait sans doute l'espérance  
De voir sortir l'argent  
Qui se montra récalcitrant.

IX

C'était prévu, bien entendu (*bis*),  
C'était pour elle du temps d' perdu (*bis*),  
Pour n' pas ouvrir le porte-monnaie,  
On lui conseilla la Malbaie,  
N'est-c' pas, c'est réjouissant,  
Et pour ell' bien encourageant.

X

Elle partit vit' à pas pressés (*bis*),  
En s' disant : ils sont tous cassés (*bis*),  
Je n'ai jamais vu ça d' ma vie  
Qu' dans cet endroit de la Gaspésie,  
    Jurant d' n' plus revenir.  
Ça finit comme ça d'vait finir.

*Percé, 1922.*

---

## PLUS ÇA CHANGE...

(Chanson sur l'air de « Cadet Roussel »)

Tout ici bas n'est pas parfait (*bis*),  
Rien de nouveau, chacun le sait (*bis*).  
Dans le monde, ou la politique,  
C'est toujours la même boutique.

On y rentre content  
Et l'on en sort bien tristement.

Dire cela n'est pas du mal (*bis*),  
Car je n'y vois rien d'anormal (*bis*),  
Puis, « honni soit qui mal y pense »,  
Ça ne fait pas de différence,

Et l'on peut bien vraiment  
Penser tout haut tout en riant.

Celui qui peu de chose a fait (*bis*)  
Pense qu'on serait satisfait (*bis*)  
Si d'un autre il prenait la place,  
Alors, ça changerait de face

Et bien sincèrement  
En son génie il croit vraiment.

Or, le voilà un jour nommé (*bis*),  
Ses amis l'ont tous acclamé (*bis*),  
C'est le grand maître des réformes  
Sur tous les points sous toutes formes,

Et vous verrez vraiment  
Que c'est un choix intelligent.

Il va remonter la maison (*bis*)  
Et tout cela non sans raison (*bis*),  
Car il est grand économiste,  
Du gaspillage il a la liste.

Il va soudainement  
Tout contrôler heureusement.

On dépense trop de charbon (*bis*),  
De la moitié c'est assez bon (*bis*).  
Si vous voulez du calorique,  
Faites donc de la gymnastique,  
Et vous verrez vraiment  
Vous ne serez plus grelottant.

Il faut encor aller plus loin (*bis*)  
Pour ménager il est besoin (*bis*)  
De diminuer la lumière  
Au risque de s' casser le derrière,  
L'économie vraiment  
C'est là le meilleur fondement.

Et tout cela ne mène à rien (*bis*),  
Bientôt, on s'en aperçoit bien (*bis*),  
Avant on se croit une étoile,  
Mais, quand on tient la queue d' la poêle,  
On s'aperçoit vraiment  
Que rien ne cuit facilement.

Les beaux projets sont envolés (*bis*)  
Vers les grands sites étoilés (*bis*)  
Et l'on retourne à son affaire,

C'est ce qu'on a de mieux à faire,  
Et très content vraiment  
D'y vivre plus tranquillement.

Au diable ! les illusions (*bis*),  
Les grands désirs, les fictions (*bis*),  
Le dire en vers ou bien en prose,  
Ce s'ra toujours la même chose,  
Plus on change vraiment,  
Et moins on gagne au changement.

---

## CŒUR ET IDEAL

*Dédié à un bon ami.*

*(Chanson sur l'air de « La Madelon »)*

Si nous chantons bien souvent des gens célèbres,  
Il faut penser à ceux-là qui parfois  
Pourraient rester dans l'ombre des ténèbres,  
Si de la muse on étouffait la voix,  
Le mien, célèbre à sa manière,  
S'il n'a pas fait le Canada,  
Quand il mourra, tard, je l'espère,  
« Personne ne lui succéda »,  
    Diront avec raison,  
    Et dans chaque maison,  
    Tous ceux qui l'auront vu  
    Et l'auront bien connu.

Il paraissait avoir six pieds, six pouces,  
Le front pensif et toujours affairé  
Ne proférant que des paroles douces,  
Ne se montrant jamais désespéré.

Toute sa vie, il fit de la politique,  
Sans intérêt, ni pour lui, ni les siens,  
Il travaillait pour la cause publique,  
Il y perdit sa fortune et ses biens.  
L'or, ici-bas, n'est que chimère,  
Disait-il à chaque moment,

Sans un regret et sans mystère,  
De sa poche il sortait l'argent,  
Et cela sans compter,  
Voulant tous contenter  
Sans orgueil, sans façon,  
Sans vouloir de leçon.

Il comprenait la vie à sa manière,  
Son grand bonheur était d'être ici-bas  
Celui qui fait oublier la misère  
Et de la sienne il ne s'occupait pas.

Il eut cent fois bien des idées sublimes,  
Qui devaient rapporter des millions,  
Il s'élevait sur les plus hautes cîmes  
Et sans songer aux désillusions,  
Faisant toujours grelotter sa marotte  
Pour être utile à son prochain,  
Et le voilà qui va, qui vient, qui trotte,  
Rêvant sans cesse au très beau lendemain.  
Toujours méprisant l'or,  
Reprenant son essor,  
Il n'en finira pas  
Qu'à l'heure du trépas.

Dans son désir de plaire à tout le monde,  
De le convaincre, et souvent à propos,  
Pour qu'on profite de la terre et de l'onde,  
Dans ses calculs, ajoute des zéros.

Et ce n'est pas vouloir tromper personne,  
Il est sincère, il est bien convaincu ;  
Entendez-le, sa grande voix résonne,  
Est ignorant celui qui n'est vaincu ;  
D'ordinaire, si bon, si doux, si sage,

Tonitruant, jurant et grimaçant,  
Envoie au diable dans un lointain voyage  
Quiconque est un récalcitrant.

D'une humeur détestable,  
Il cogne sur la table,  
Criant, combien de fois,  
Il faut faire d'autres lois !

Quelques instant, et finie la colère,  
Il rajuste avec soin son vêtement,  
En souriant, et sans pensée amère,  
Il s'en va fier et fort élégamment.

C'est ainsi qu'il passa sa longue vie  
Cherchant toujours et la lanterne en main,  
Mais sans rancune et sans mesquinerie,  
Ceux qui sauraient le comprendre demain,  
Il leur rendit bien d'importants services,  
Toujours étant un très bon citoyen  
Qui fit souvent de nobles sacrifices  
Pour son parti, pour le sol canadien,  
Il fut l'instigateur,  
Sans être profiteur,  
De beaucoup de projets  
Utiles aux progrès.

Il restera surtout dans la mémoire  
De tous ingrats qui ne lui ont rien remis  
Et ce sera toujours la même histoire,  
C'était pourtant un de vos grands amis !

---

## LE VIN D'ANJOU

*(Sur l'air du « Clairon », de Paul Déroulède)*

J'ai rencontré par le monde,  
Sur la terre ou bien sur l'onde,  
Beaucoup de très braves gens.  
En capitale angevine,  
C'est Angers que je désigne,  
J'en connais de plus charmants.

C'est Renou qu'on les appelle,  
L'homme est bon, la femme est belle.  
C'est un ménage parfait,  
Toujours d'une humeur égale,  
C'est chez eux qu'on se régale  
Avec du bon vin français.

A défaut de mominettes,  
On y prend moult « fillettes »,  
Qui sont d'un goût sans pareil,  
Sans crainte d'être malades,  
On prend de bonnes rasades,  
On en sort plein de soleil.

J'en parle avec connaissance,  
Car j'en ai fait l'expérience,  
Mon frère, belle-sœur aussi,  
Chez Renou avec confiance,  
Allez-y sans défiance,  
Vous y serez sans souci.

A JEAN

*A mon fils.*

Il s'appelait Prosper, mais on l'appelle Jean,  
Depuis longtemps déjà, dans toute la famille ;  
On a voulu sans doute, ayant l'esprit changeant,  
Lui donner un beau nom, un plus beau nom qui brille.  
Jean fut un bon apôtre et Jean le Précurseur  
Baptisa le Seigneur dans la belle onde pure,  
Puis vint Jean le Terrible et le grand Jean sans Peur,  
Et bien d'autres encore et de toute nature,  
Car Jean est un beau nom qu'on dit facilement :  
Une seule syllabe énoncée et sans peine,  
C'est sans doute pour ça qu'il a le nom de Jean,  
Qui vous sort sans fatigue et sans en perdre haleine.  
Voulez-vous en avoir bonne intonation,  
Entendez dire « Jean » par sa sensible femme,  
Vous comprendrez alors la douce émotion  
Que ce nom lui produit dans le cœur et dans l'âme.  
Notre Jean est taillé comme est taillé le roc ;  
Il a les cheveux noirs, les sourcils en broussailles,  
Car il a dû combattre et de taille et d'estoc,  
Depuis qu'il est au monde et dans maintes batailles,  
C'est une tête dure avec un corps velu ;  
Il est mauvais ou bon, ignorant la mesure,  
Noirci par le canon, il est deux fois poilu,  
Mais ce n'est après tout qu'une bonne nature.  
S'il grogne, il sait pleurer, se montrer obligeant,  
Son cœur n'est pas gonflé d'un orgueil éphémère,

S'il a le nécessaire, il est toujours content,  
Sans envier personne, de vivre sur la terre.  
Et qu'il en soit ainsi durant son avenir  
Et pendant de longs ans, s'il reste bon et sage,  
Gardant des vieux parents un pieux souvenir,  
Il doit penser à ceux qui vivront dans sa cage.

---

## UNE BOURBON

*Dédié à Mme A...*

Laissez-nous vous offrir, ce jour de votre fête,  
Ces quelques-unes de vos sœurs,  
Et souhaiter grand bonheur, joie et santé parfaite  
A vous plus belle que ces fleurs.  
Vous savez chaque jour être extrêmement bonne ;  
Votre cœur est encor plus grand que la beauté ;  
Vous savez n'oublier surtout jamais personne,  
Vous êtes bonnement sœur de la charité ;  
Vous avez dû sans cesse songer à vos ancêtres,  
Déplorant chaque jour leur déplorable fin,  
Vous n'avez pas voulu ressembler à ces êtres  
Disparus tristement par un sanglant matin ;  
Vous avez bien raison de garder votre tête,  
Vous pouvez la porter avec satisfaction,  
Bien que vous ressembliez à Madame « Capette »,  
Car lorsqu'on perd la tête, on y perd la raison.

---

## LE CAFE-RESTAURANT RICHE A LA BAULE

(*Sur l'air de la « Mère Michel »*)

A La Baule, il existe un établissement  
Où peut se régaler gourmet ou bien gourmand ;  
Vous n'y mangerez pas le simple vieux pois chiche,  
Allant au restaurant du très bon « Café Riche ».

Sur l'air du trala-la-la (*bis*),

Sur l'air du tradéridéra,

Tralala !

Le cuisinier, vraiment, est un véritable as,  
Vous ne pourrez manger de tous les plats, hélas !  
On sert copieusement et sans que l'on vous triche  
Au très bon restaurant du très bon « Café Riche ».

Sur l'air du trala-la-la, etc...

Tout est du meilleur choix, le service est bien fait ;  
Qu'on y boive ou qu'on mange, enfin tout est parfait !  
D'accortes jeunes filles et d'aimables garçons

Vous y serviront bien, et non pas sans façons,

Sur l'air du trala-la-la, etc...

Tout le monde est poli — c'est bien rare à présent !

Aussi, c'est à compter beaucoup assurément ;

Vous n'y trouverez pas d'insolentes binettes

Qui, d'un air ennuyé, vous passent les assiettes.

Sur l'air du trala-la-la, etc...

Mailfert, car c'est le nom du bon propriétaire,  
A dû penser à tout, jusques à sa caissière,  
Aimable et comme il faut, d'un beau tempérament,  
Elle a gracieux sourire et répond gentiment.  
Sur l'air du trala-la-la, etc...

Vous avez un orchestre à l'heure des repas,  
De ces bons musiciens on ne se lasse pas.  
Vous n'entendrez jamais un motif « barbarique »,  
Car ils font de la belle et très bonne musique.  
Sur l'air du trala-la-la, etc...

En outre, vous avez un salon de lecture  
Pour pouvoir vous livrer à la littérature ;  
Vous y serez à l'aise et à chaque moment,  
Car des littérateurs on n'en voit pas souvent.  
Sur l'air du trala-la-la, etc...

Allez au « Café Riche », sans regrets et sans crainte,  
Vous y serez contents, vous n'aurez pas de plainte,  
Pas besoin d'autobus, pas besoin de transfert,  
Pour aller bien manger chez ce Monsieur Mailfert.  
Sur l'air du trala-la-la, etc...

---

## LA CHANSON DE LA BAULE

*(A chanter sur l'air de La Madelon)*

### I

C'est un beau coin dans l'antique Bretagne,  
Un coin béni par le Grand Créateur ;  
Ses flots changeants, sa riante campagne  
Donnent le calme à la tête et au cœur.

Vous y verrez de joyeux drilles,  
Sans gibus, sans chapeau melon,  
Vous y verrez de belles filles  
Sans être nues jusqu'au talon.

A La Baule vraiment  
Et bien honnêtement,  
C'est un plaisir charmant  
Qu'on goûte à chaque instant !

### REFRAIN

La Baule est gaie, pittoresque et coquette,  
On y trouve toutes les distractions  
(Vous les saurez en lisant « La Mouette »),  
La Baule est reine des belles stations !

II

A La Baule allez passer vos vacances,  
Sans nul souci des ennuis du lendemain.  
Vous y ferez d'agréables connaissances  
Qui de bon cœur vous serreront la main.

Vous y serez très bien à l'aise,  
Car vous y vivrez sans façon,  
Et sans que rien ne vous déplaise  
Vous trouverez tout à foison.

Le jour on s'y réjouit,  
On y dort bien la nuit ;  
La Baule, avec raison,  
Est sans comparaison !

REFRAIN

La Baule est gaie, pittoresque et coquette,  
On y trouve toutes les distractions  
(Vous les saurez en lisant « La Mouette »),  
La Baule est reine des belles stations !

III

Voyez ses rues, ses magasins, sa plage,  
Son Casino, séjour bien enchanteur,  
Ses hôtels, ses villas, son paysage,  
Il semblerait qu'ici rien n'est trompeur ;  
La grande mer, d'un bleu céleste,  
Vous fait souvent rêver des cieux ;

Et l'on s'en va, la jambe leste,  
Avec du plaisir pleins les yeux !  
On se sent rajeunir,  
Pourquoi si tôt partir ?  
Mais c'est avec plaisir  
Qu'on pense y revenir.

REFRAIN

La Baule est gaie, pittoresque et coquette,  
On y trouve toutes les distractions  
(Vous les saurez en lisant « La Mouette »),  
La Baule est reine des belles stations !

*La Baule, juillet 1923.*

---

« LA PIASTROMANIE »

Oui, des piastres ! il en faut pour vivre en Amérique.  
Tout le monde le sait, et c'est épidémique,  
On vendrait sa chemise, ou bien son caleçon,  
Pour faire de l'argent, et sans trop de façon ;  
On pourrait escompter sur cette noble terre,  
La vie de son époux et même de son père.  
Ceci n'a rien d'étrange, c'est simplement humain,  
Ce n'est que dans ce cas, qu'on pense au lendemain.  
Tout le jour et la nuit, on est plein d'espérances,  
Sans songer un instant aux frivoles dépenses.  
— C'est dur, vois-tu, mon doux ! que de tenir maison !  
La femme parle ainsi, souvent avec raison.  
— Le marché coûte cher, impossible de vivre.  
— On ne peut rien avoir à trente sous la livre.  
Alors, on vit de peu, on ne boit que de l'eau,  
Et l'on se prive ainsi pour avoir... un chapeau.  
On ne pourrait pour ça, dépenser trop de piastres,  
Et c'est ce qui produit souvent de grands désastres.  
Mais il faut imiter ce que fait le prochain.  
On a les doigts crochus si l'on n'ouvre la main,  
Et la belle compare avec acrimonie  
Son époux aux Hébreux attendant le Messie.  
Alors, pour éviter un reproche constant,  
Il doit ouvrir sa poche et donner de l'argent,  
Car sa femme doit bien paraître dans le monde !  
Fourrures et bijoux, voilà que tout abonde,  
C'est malheur pour l'époux, et par contre un bonheur,  
Quand viendra chez ceux-ci le bon cambrioleur.

Mais si j'ai mis mes pieds dans les plats du beau sexe,  
Qu'il me pardonne un peu sans que rien ne le vexe,  
Je vais bien autrement et sans aucun effort  
Parler sans hésiter, parler du sexe fort,  
Car il n'est pas exempt de dépenses futiles  
Dont il peut se passer, étant bien inutiles,  
Mais il est possesseur de nombreuses maisons,  
Puis, il a dans son sac plusieurs combinaisons,  
Avant moins de six mois, ce n'est pas un mystère —  
Tout le monde le sait — nouveau millionnaire.  
Il sera respecté et sans aucun dépit  
Par tous ceux qui voudront y trouver leur profit.  
Il vendra des terrains qu'il a sur les cadastres.  
Et grâce à lui, tous encaisseront des piastres.  
Il a mille inventions, il a mille sujets,  
Mille propositions. Ce sont de beaux projets !

Puis, voilà tout à coup qu'il s'agit d'un autre homme.  
Arrêtez ! s'il vous plaît, il a la forte somme !  
Est-ce un garçon d'esprit ? Est-il intelligent ?  
Pourriez-vous en douter ?... il fait beaucoup d'argent !  
C'est-il assez pour vous ? Il peut avec ses piastres  
Acheter le pays, le ciel et tous ses astres.  
Et l'on est tout joyeux sans en être étourdi  
De retrouver au Nord des Français du Midi.  
Et l'on dit tout cela, convaincu, sans déplaire,  
Chacun a bien le droit d'être millionnaire,  
Douce et belle espérance à caresser toujours.  
Gagnons honnêtement notre argent tous les jours,  
Car pour vivre ici-bas et pour suivre la mode  
La piastre est très utile et vraiment bien commode.

## LA MACHINE INFERNALE

Dans le salon du Club, il est un vieux parquet  
Que l'on veut conserver ainsi qu'une relique  
Pour qu'il reste brillant, qu'il soit toujours coquet,  
Tous les jours on le frotte et sans cesse on l'astique.  
Et quand tous les frotteurs ont les membres fourbus,  
Malgré leur dévouement qu'aucun autre n'égale,  
Ils doivent s'arrêter, car ils n'en peuvent plus,  
On fait venir alors la machine infernale.  
Entendez-la grincer, voyez ses longs tuyaux  
Qui barrent le chemin, dans lesquels on s'entrave.  
On dirait des damnés les sinistres boyaux  
Qui se traînent visqueux d'en haut jusqu'à la cave,  
Et pendant de longs jours on croit ouïr le bruit  
De Lucifer hurlant. Sa machine infernale  
Promène insolemment son gros rabot maudit  
Avec les cris de jazz dans une bacchanale.

### MORALE

A force de frotter, raboter, nettoyer,  
Ainsi que le prévoit ma folle historiette,  
De notre vieux parquet de chêne et de noyer  
Il n'en restera plus une seule miette.

« NOTRE CLUB »

A L'OCCASION DU CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE  
DE SA FONDATION

(*Sur l'air de « La Madelon »*)

I

Soyons unis, vivons en harmonie,  
Songeons sans cesse à grandir l'avenir,  
De cette terre, où bien courte est la vie,  
Nous savons tous qu'il faut un jour partir.

Les vieux font place à la jeunesse,  
Car de tous temps c'est le destin,  
Et du Très-Haut c'est la sagesse,  
Qui poursuit l'éternel chemin.

C'est là l'égalité  
Dans toute sa beauté ;  
Chantons, et sans façon,  
Sur l'air de *Madelon* :

REFRAIN

Club Canadien, sois fier, ton nom résonne.  
On célèbre aujourd'hui tes cinquante ans.  
A l'unisson, sans que rien ne détonne,  
Souhaitons gaiement que tu vives longtemps!

II

Nous savons tous qu'il est bien téméraire  
De vouloir plaire à chacun ici-bas ;  
Contenter sa femme et sa belle-mère,  
On le voudrait, qu'on ne le pourrait pas :  
« Le Club est un endroit perfide »,  
Disent, d'un air de compassion,  
Ceux qui se croient un cœur candide,  
Plein de vertu et de prohibition.  
Ceux-là sont bien chez eux.  
Qu'ils y vivent heureux ;  
Ils ont tout à foison  
Dans leur propre maison.

(Refrain)

III

Dans notre Club, le bon côté comique  
C'est quand il arrive des élections.

On ne doit pas y parler politique ;  
Malgré tout, on fait ses réflexions.

Certains, et sans nulle malice,  
Croient tout savoir, ont tout prévu,  
Mais arrive le sacrifice  
De voir leur candidat battu.

Ce n'est pas un régal,  
Mais ça leur est égal ;  
Sans rancune et chagrin,  
On se serre la main.

*(Refrain)*

IV

Dans notre Club ce n'est pas moindre chose  
De s'y trouver aux heures de loisir.  
N'oubliant ses devoirs, on s'y repose  
Et l'on éprouve un sensible plaisir

D'y rencontrer des connaissances,  
De nouveaux amis de demain.  
On joue, on jase, et sans nuisances,  
On rit de soi, de son prochain.  
Et sans aucun tourment,  
On goûte l'agrément  
De se voir réunis  
Parmi de bons amis.

(Refrain)

V

Mais pour cela soyons bien solidaires ;  
Sachons toujours que les concessions  
Entre nous tous ne sont que salutaires  
Pour cimenter bonnes relations.

Voyons le passé bien en face,  
Nous y trouverons des leçons.  
Ce sera sans doute efficace,  
Car tous, nous en profiterons.

Et qu'il en soit ainsi,  
Sans regret, sans souci ;  
Et tous, à pleins poumons,  
En ce beau jour, chantons :

(Refrain)

## LE BON DOCTEUR

(*Sur l'air de « La Madelon »*)

Dans tous pays, c'est une vieille histoire,  
Pour vous soigner, il faut un bon docteur,  
J'en connais un, et c'est chose notoire,  
Dont le talent ne peut être trompeur ;  
    Il n'a pas besoin de réclame,  
    Il est sérieux, mais sans façon,  
    On ne peut proférer un blâme  
    Sur ses conseils ou ses leçons,  
    Car c'est très gentiment,  
    Sans lui faire de tourment,  
    Qu'il soigne son client,  
    Étant très patient.

Tant pis pour lui, je dis comme il se nomme,  
Car il faut être utile à son prochain.  
Il aurait tort de m'en vouloir, en somme,  
D'autres auront besoin de lui demain.

Docteur Roynet, c'est ainsi qu'on l'appelle,  
Il est connu pour sa sincérité,  
Et ce n'est pas apprendre une nouvelle,  
C'est simplement dire la vérité.

Il a déjà longue pratique,  
Bien qu'il n'ait pas de nombreux ans,  
Il est bon, doux et sympathique  
A l'homme, à la femme, aux enfants.  
Et c'est avec raison  
Qu'on voit dans son salon  
Défiler à foison  
Des gens du meilleur ton.

Tant pis pour lui, j'ai dit comme il se nomme,  
Car il faut être utile à son prochain.  
Il aurait tort de m'en vouloir, en somme,  
D'autres auront besoin de lui demain.

Comme c'est un parfait homme du monde,  
Son salon est orné de belles fleurs,  
Et les souffrants de la machine ronde,  
En l'attendant respirent leurs odeurs,  
Songeur, je regarde les roses  
Sans y toucher, sans m'en moquant,  
Les voir de loin c'est meilleure chose  
Que d'y toucher en se piquant.  
Pourtant, avec sagesse,  
Roynet tout plein d'adresse  
Me piquerait sans cesse  
Non pas les doigts... la fesse.

Et ce n'est pas vraiment si détestable  
D'aller chez ce brave et bon Angevin,  
Mais ce n'est pas sans doute respectable  
De lui montrer la carte du Bas-Rhin.

## LES TROIS ANABAPTISTES

*Dédié à trois joyeux Canadiens.*

*(Chanson sur l'air de « Cadet Roussel »)*

J'ai connu trois vrais Canadiens (*bis*),  
Trois gais lurons, trois bons chrétiens (*bis*),  
A Percé, passant mes vacances,  
Parmi toutes les connaissances,  
    J'ai gardé de ceux-ci  
Un souvenir sans nul souci.

Après les avoir observés (*bis*)  
Et les avoir bien étudiés (*bis*),  
Je vis à qui j'avais à faire.  
Ils n'étaient pas pour me déplaire  
    Et très rapidement  
On s'estima sincèrement.

Ce n'était pas cert' du commun (*bis*),  
Ils saluaient tout un chacun (*bis*)  
Et se levaient devant les dames,  
Sans penser à perdre leurs âmes,  
    Mais ils étaient galants,  
Ils les saluaient à chaque instant.

Les dames, ne les fuyant pas (*bis*),  
Les regardaient du haut en bas (*bis*),

En se disant : « Rien ne résiste  
Devant ces trois anabaptistes ».

Ah ! oui, certainement,  
Ils sont vraiment « épastrouillants ».

C'est un petit, un gros, un grand (*bis*),  
Chacun des trois a du talent (*bis*),  
L'un est un vrai maître en chimie,  
Aussi fort en philosophie.

Les autres sont avocats,  
Les plus honnêt's gens d'ici-bas.

Ils sont remplis d' bonnes intentions (*bis*)  
Pour aller faire des excursions (*bis*),  
Ils se préparent déjà la veille  
Pour aller voir une autr' merveille  
Qu'ils ne connaissent pas,  
Alors c'est tout un branlebas.

Ils descendent tout harnachés (*bis*)  
Avec des goûts bien recherchés (*bis*),  
Ils ont vraiment un' belle allure.  
On peut admirer leur tournure,  
Et l'on se dit soudain  
Comme ils vont faire du chemin.

Mais on les voit tous trois s'asseoir (*bis*)  
Avec un air de désespoir (*bis*).  
Il doit se passer quelque chose,  
Le demander personne n'ose  
Et s' mettant à jaser,  
Ils recommencent à s'amuser.

Le jour suivant d' la même façon (*bis*),  
Armés tous trois d'un grand bâton (*bis*),  
Ils partent sans se fair' de bile,  
En prenant une automobile,  
C' n'est pas une excursion,  
C'est une simple exploration.

Demain, nous irons bien plus loin (*bis*),  
Il faut prendre beaucoup de soin (*bis*),  
Car cett' fois-ci n'est pas pour rire,  
Disaient-ils sans aucun sourire,  
Car demain nous irons  
Pour visiter Le Forion.

Et les voilà partis gaiement (*bis*),  
C'était un grand événement (*bis*).  
Il faut vraiment avoir d' la force,  
Etre bâti de dure écorce,  
Pour se risquer ainsi  
Volontair'ment et sans souci.

Mais sans vouloir faire une remarque (*bis*),  
Ils embarquèrent dans une barque (*bis*).  
Pendant huit heures bien installés,  
Ils ne devaient pas êtr' fatigués,  
C'est ainsi que j' comprends  
Qu'on goûte tous les agréments.

Pendant le jour à la pension (*bis*),  
On éprouvait une émotion (*bis*).  
Toutes et tous paraissaient tristes,  
Songeant aux trois Anabaptistes ;

Ils revinrent pourtant,  
Ce fut un grand soulagement.

Ayant compris tout's nos souffrances (*bis*),  
Ils ne parcourèrent plus d' distances (*bis*),  
Ne voulant plus nous attrister,  
Tous trois cessèrent de marcher.

Alors, plus d'excursion ;  
Cela par mortification !

### A PAULINE FRÉCHETTE

Quand simple rimailleur, on ose au vrai poète  
Écrire, en rimaillant, le moindre compliment,  
Il faut, sans en douter, avoir perdu la tête  
Et l'on devrait subir un juste châtement.

Vous me l'épargnerez, car je vous sais bien bonne ;  
C'est vous qui l'éprouvez, lisant mes mauvais vers,  
Vous me pardonneriez sans étonner personne,  
Ayant souvent subi ceux qui sont de travers.

Vous possédez un cœur et de femme et de mère,  
Tendre et délicieux dans vos charmants écrits,  
Vous avez hérité des dons de votre père  
Qui fut du Canada l'un des plus beaux esprits.

Vous ferez retentir, sans besoin de trompette,  
— Dans votre beau pays qui n'est pas oublieux —  
L'écho toujours vibrant du grand nom de Fréchette,  
Vous-même le faisant briller devant les yeux.

*Lourdes, juillet 1924.*

## LA TROMPE D'EUSTACHE

*Dédié au docteur A... L...*

*(Chanson sur l'air de « C'est un Oiseau qui vient de France »)*

Hélas ! depuis plus de deux mois,  
Je suis plongé dans le marasme,  
Quand je dis deux, c'est plutôt trois ;  
J'ai le catarrhe sans enthousiasme.  
Si vous saviez l'horrible ennui  
De voir sans cesse et sans délice

Pendant tout le jour et la nuit  
De voir toujours son nez qui pisse.  
Pitié pour celui sans relâche  
Qui doit subir l'affreux tourment  
Du supplice bien ennuyant (*bis*)  
De s' fairê' vider la tromp' d'Eustache.

C'est à perdre tous les espoirs  
Que l'on pourrait avoir sur terre.  
Il me faut au moins vingt mouchoirs  
Par jour pour mon nez satisfaire.  
Tousser, cracher, c'est odieux,  
Cela paraît bien inutile.  
Et c'est pour moi bien ennuyeux,

Pour les autres bien incivil,  
Mais au grand Albert je m'attache,  
Car j'y vais bien régulièrement,  
Mais j'avoue que c'est emm... iellant (*bis*)  
De s' fair' vider la tromp' d'Eustache.

Mon Albert fit tant et si bien  
Qu'il me remit en bonn' posture.  
C'est un savant, un bon chrétien  
De Dieu soigne la créature.  
Il est bien doux et patient,  
Après des semaines entières,  
Il eut le grand contentement  
D'avoir soulager mes misères.  
Un jour, se servant d'une hache,  
Fatigué de me voir souffrir,  
D'un coup, il eut le grand plaisir (*bis*)  
De me vider la tromp' d'Eustache.

*Montréal, 1923.*

---

## CE PAUVRE CHAMBERTIN

*(Chanson sur l'air de « La Mère Michel »)*

C'était à Montréal,  
Dans un Club social,  
Que c'est passé ceci,  
Et sans aucun souci ;  
Arrive un beau matin  
Le nommé Chambertin,  
Un nouveau cuisinier  
Qu'on ne peut oublier.

Sur l'air du Tra-la-la-la (*bis*),  
Sur l'air du tradéridéra,  
Tra-la-la.

Il regarde avec soin  
Ce dont il a besoin,  
Sans aller trop avant,  
Sans faire aucun tourment.  
Il voit dans la cuisine  
Tout ce qu'il imagine,  
Qui pourra lui servir  
Pour faire à tous plaisir.

Sur l'air du Tra-la-la-la, etc...

Sur son chef, sans regret,  
Il met son blanc bonnet  
Et sa tunique blanche  
Retroussée sur la manche.  
Il est tout plein d'ardeur,  
Pensant avec bonheur  
Devoir estomaquer  
Ceux qui savent manger.

Sur l'air du Tra-la-la-la, etc...

Ne vit dans la maison  
Pas un seul marmiton,  
Mais il est entouré,  
Sans en être effaré,  
D'un groupe féminin,  
Qui du soir au matin  
S'ra toujours sur son dos  
Et sans aucun propos.

Sur l'air du Tra-la-la-la, etc...

Une brune, une blonde,  
Une mince, une ronde  
Jasent à qui mieux-mieux  
Pour embêter le vieux.  
« Il gaspill' de l'argent,  
« Ça n' dur'a pas longtemps,  
« Quand il n'en faut que deux,  
« Il dépense trois œufs!! »

Sur l'air du Tra-la-la-la, etc...

« Pour un filet madède,  
« Il faut que l'on adhère  
« A fournir champignons,  
« Au lieu d' choux, des trognons,  
« Il faut du vin d'Espagne,  
« Y n' songe pas à l'épargne  
« Et disent d'un ton très aigre  
« Qu'il s' serv' donc de vinaigre. »

Sur l'air du Tra-la-la-la, etc...

Cela ne peut durer,  
A moins de se ruiner,  
Il y a trois jours déjà  
Que le bonhomme est là.  
Il veut plaire aux clients,  
Même aux très exigeants,  
Mais il est condamné  
Et son heure a sonné.

Sur l'air du Tra-la-la-la, etc...

Il fait des plats français,  
Canadiens et anglais,  
Que pour les bien juger  
Il en faudrait manger,  
Mais à chaque repas  
Les clients n'y sont pas.  
C'est à désespérer,  
Il vaut mieux s'arrêter.

Sur l'air du Tra-la-la-la, etc...

Quand on veut tuer son chien,  
On dit qu'il ne vaut rien.  
Pour s'en débarrasser,  
On le dit enragé.  
Contre ce Chambertin,  
Le quatrièm' matin,  
Un incident comique  
Aida cett' république.

Sur l'air du Tra-la-la-la, etc...

Chambertin aperçut  
Ce qu'il n'avait pas vu,  
Une belle bassine  
Ornant bien la cuisine ;  
Elle était en émail,  
Ell' ne sentait pas l'aïl ;  
Il s'en servit bientôt  
Pour faire un bon fricot.

Sur l'air du Tra-la-la-la, etc...

Alors, les ménagères,  
Toutes roug' de colère :  
« Mais qu'est-ce que vous faites,  
« Innocent que vous êtes,  
« Vous ne savez donc pas,  
« Depuis trois jours, hélas !  
« Que c'est dans ce bassin  
« Qu'on s' lave les pieds le matin ? »

Sur l'air du Tra-la-la-la, etc...

Et tout tranquillement,  
Mais ironiquement,  
Il dit : « Cet ustensile  
« Est alors plus utile  
« Dans la chambre voisine,  
« Bien mieux qu'à la cuisine,  
« Et pour qu'on n'y tripotte,  
« Laissez-l' donc dans les chiottes. »

Sur l'air du Tra-la-la-la, etc...

Le pauvre Chambertin,  
Qui n'était pas malin,  
Se dit : Tout est fini,  
Ne faisons pas d'ennui.  
En très bon philosophe,  
Et sans nulle apostrophe,  
Partit bien humblement.  
Tout l' monde était content.

Sur l'air du Tra-la-la-la, etc...

---

A JANE

*A ma fille.*

*(Sur l'air du « Clairon », de Paul Déroulède)*

C'est un beau type de fille,  
C'est tout le Midi qui brille,  
Ses yeux bruns sont éclatants,  
C'est Jane qu'elle s'appelle,  
Sa figure est toujours belle,  
Bien qu'elle ait plus de trente ans.

Ne dit de mal de personne,  
Elle est indulgente et bonne  
Pour elle et pour son prochain ;  
Elle veut toujours bien faire  
Pour pouvoir tous satisfaire  
Et son amour-propre un brin.

Evitant toute dispute,  
Elle cause, elle discute,  
Et tout lui vient à foison ;  
Elle dit ce qu'elle pense,  
Sans aigreur et sans offense,  
Car elle a toujours raison.

Jane rit et Jane pleure,  
Et cela même à toute heure,  
Sans motif et sans chagrin ;  
Mais elle est très bonne fille :  
C'est son cœur qui la tortille,  
Du soir jusques au matin.

Oui, c'est son cœur qui la gêne,  
S'il s'agit du père Eugène,  
Son père qu'elle aime tant ;  
Elle en perd souvent la tête :  
C'est alors une tempête  
Qui ne dure qu'un moment.

Pour rafraîchir sa cervelle  
(C'est une invention nouvelle),  
Elle s'assied brusquement  
Sur le plancher, sur la dalle,  
Alors, elle se régale  
De la tête au fondement.

Elle aime sa belle-mère,  
Quand ne disant le contraire  
Elle est d'un avis pareil ;  
Alors, c'est fini l'orage :  
De ses yeux, il se dégage  
Un beau rayon de soleil.

C'est au fruit de ma jeunesse  
Qu'en vers ce discours s'adresse,  
Sans trompettes ni tambours ;  
Car j'aime bien le silence  
Où, sans bruit, sans véhémence,  
On s'aimera mieux toujours.

*La Baule, 16 août 1923.*

---

## EMOTIONNATA

(*Chanson sur l'air de « La Mère Michel »*)

Ma nièce est une personne  
Intelligente et bonne,  
Elle est ronde à croquer,  
Y n' faut pas s'en moquer,  
Et sous son air candide,  
El' n'a pas la têt' vide  
Et cherche avec passion  
La douce émotion.

Sur l'air du Tra-la-la-la (*bis*).

Faut la voir le matin,  
Avec un air calin,  
Dire à sa tant' « Bonjour »  
Avec un grand amour,  
Et gentille et coquette,  
Trottinant, grassouillette,  
Elle s'en va sans façon  
Chercher l'émotion.

Sur l'air du Tra-la-la-la.

Vous la verrez toujours,  
Pendant le cours des jours,  
Calme et silencieuse.  
Elle paraît heureuse  
D'avoir le nez plongé  
Dans l' livre mal paginé,  
Et c'est avec raison  
Que lui échappe l'émotion.

Sur l'air du Tra-la-la-la.

Vous la verrez souvent  
Assis' sur le divan,  
N' cessant de tricoter,  
Et cela sans regarder,  
Mettant à chaque instant  
Un pied sous son fondement.  
C'est sans doute une façon  
De trouver l'émotion.

Sur l'air du Tra-la-la-la.

Et quand le soir arrive,  
Il faut la voir si vive  
Attendre le courrier  
Pour sa tante à marier.  
Ell' partage son bonheur  
Avec un bien grand cœur,

S'il y a du Clémançon,  
C'est pour elle d' l'émotion.

Sur l'air du Tra-la-la-la.

Bientôt, le temps viendra,  
Les livres, ell' les laissera,  
Et ce sera son tour  
De songer à l'amour.  
Ell' fera, j'en suis certain,  
La meilleure femme d' demain.  
A grande profusion,  
Elle aura l'émotion.

Sur l'air du Tra-la-la-la.

*Percé*, 1922.

---

## MINUIT KRESTIN

*(Chanson sur l'air du « Noël d'Adam »)*

**Minuit, Krestin, c'est l'heure solennelle,**  
Où le sommeil doit s'emparer de vous.  
C'est le moment d'éteindre la chandelle,  
Et de goûter le plaisir le plus doux.  
Dormez en paix, dormez sans défiance,  
Et dans vos nuits voyez avec bonheur  
Vos beaux enfants si remplis d'espérance.  
Dormez, dormez, dormez avec bonheur *(bis)*.

Minuit, Krestin, il faut rester tranquille,  
Laisser les cartes et finir de parler,  
C'est le moment où la mère de famille  
Doit bien songer qu'il faut se reposer  
Le lendemain, souriante et coquette.  
Nonchalamment et les yeux languoureux,  
Vous pourrez mieux jouer de la fossette,  
Mortels, mortels, mortels, soyons heureux.

Minuit, Krestin, c'est l'heure du silence,  
Où vous devez sans souci du réveil  
Vous endormir avec indifférence,

En attendant le lever du soleil.  
Et c'est alors, quittant votre jaquette,  
Que vous devez vous présenter à nous,  
Ensoleillée, brillante et bien alerte,  
Mortels, mortels, nous tomb'rons à genoux.

### LA DELIVRÉE

Elle n'avait, hélas ! rien qui pouvait séduire,  
Son visage était creux et son corps décharné ;  
Il eût fallu vraiment vouloir se mal conduire,  
Si vers elle on eût pu se sentir entraîné.  
Ses yeux, d'un bleu fané, rentraient dans leur orbite,  
En reflétant parfois une triste douceur,  
On éprouvait pour elle une douleur subite,  
Elle avait, sur son front, de la mort la pâleur,  
Car on voyait en elle ce qu'on voit d'ordinaire,  
Les stigmates certains, sans pouvoir s'y tromper,  
Du mal qui lentement ronge la poitrinaire  
Et auquel rarement on ne peut échapper.  
Elle vivait pourtant des hasards de la vie,  
Dans ce troublant Paris, cherchant à tout moment  
Celui qui comprendrait qu'elle n'a d'autre envie  
Que de manger un peu et quotidiennement !  
Elle avait dû traîner une pauvre jeunesse,  
Ignorante du bien, ignorante du mal,  
N'ayant jamais appris ce que peut la sagesse,  
Et la liberté seule était son idéal.  
Elle semblait pourtant très heureuse de vivre,  
Mais cela ne pouvait durer pendant longtemps,  
Et par un soir d'hiver, de verglas et de givre,  
Vola vers son destin cette âme de vingt ans.  
Elle est morte, dit-on, en bien bonne chrétienne,

Dans un humble hôpital et dans un lit tout blanc.  
Se souvenant encor de Marie Madeleine,  
En regardant le Christ d'un regard suppliant !  
Aux malheurs d'ici-bas elle s'était livrée,  
Et pensait peu souvent au Divin Rédempteur ;  
Mais l'appelant à Lui, Dieu l'a bien délivrée  
Pour lui donner Là-Haut un éternel bonheur.

*Paris, juin 1924.*

### PENSÉE ET PRIÈRE

Quand on a, bien heureux, vécu l'un près de l'autre,  
Peut-on penser qu'un jour on doit se séparer !  
Pour ne pas en souffrir, il faut un cœur d'apôtre,  
Tout vibrant du Très-Haut qui sait tout réparer.  
Dieu sait, quand on le veut, alléger la souffrance  
De ceux qui, confiants en sa grande bonté,  
N'auront jamais perdu cette douce espérance  
De se voir réunis et pour l'éternité.  
Ah ! ce serait vraiment un supplice sur terre,  
Si l'on ne croyait pas au très grand avenir,  
Tout ici-bas n'étant qu'un séjour éphémère  
D'où, quand le temps viendra, il nous faudra partir.  
Et tout en m'inclinant devant vous, Divin Maître,  
Vous qui voulez toujours par l'amour nous unir,  
Vous reprenez la vie comme vous faites naître,  
Pourquoi le même jour ne pas nous accueillir ?

### A UNE CANADIENNE

Une belle nature joliment plantureuse,  
Avec deux yeux brillants qui n'ont pas de détour,  
Elle se sent partout parfaitement heureuse  
Sans jamais s'ennuyer, elle rit tout le jour.

Tout ce qu'elle peut voir lui plaît et l'intéresse,  
Gravant tout dans sa tête en très bon souvenir,  
Avec un air joyeux et rempli d'allégresse ;  
En la voyant ainsi, ça fait à tous plaisir.

C'est la première fois qu'elle venait en France,  
Et tout lui semble beau et bien sincèrement ;  
De ses aïeux gardant toujours la souvenance,  
Si son cœur sait vibrer, ça n'a rien d'étonnant.

Elle pense à celui qui partage sa vie.  
Et dit que son bonheur ne peut être tari,  
Mais pour qu'il soit complet elle exhulte d'envie  
De voir du Canada venir son cher mari.

Et cela ce n'est pas une vulgaire antienne  
Qu'on chante en se berçant assis sur son céans,  
Mais l'on peut bien chanter : « Vive la Canadienne ! »  
Pour celles qui sans peur traversent l'Océan.

*(Lourdes, juillet 1924.)*

## UNE PHILOSOPHE

Je vous trouve, Madame, aimable et bien charmante,  
Dans votre air comme il faut et pourtant sans façons ;  
On croirait voir en vous une nature aimante,  
De la femme d'esprit vous avez tous les dons.  
Vous savez, et cela sans vous montrer coquette,  
Porter, à votre goût, les couleurs qui vous vont.  
Vous choisissez, pour vous, votre belle toilette  
Et non pas pour tous ceux qui vous regarderont.

Sans crainte des bavards et de la renommée,  
Du matin jusqu'au soir, du soir jusqu'au matin,  
Vous envoyez au vent du tabac la fumée,  
Comme on doit envoyer le plus petit chagrin.  
Vous avez, j'en suis sûr, l'âme d'un philosophe,  
Faisant ce qu'il vous plaît, sans souci du prochain,  
Vous savez, en riant, comprendre l'apostrophe,  
Vous voyez froidement venir le lendemain.  
Soyez toujours la même, et longtemps, je l'espère,  
Et vous vivrez heureuse avec un cœur content  
Que rien ne peut troubler, que rien ne désespère,  
N'ayant jamais « le noir », voyant toujours « le blanc ».

(Paris, 1924.)

## A GEORGES

*A mon beau-fils.*

C'est un blond aux yeux bleus ; il a le doux sourire,  
Il met sa bouche en cœur quand il « parle pointu ».  
Il sait habilement dire ce qu'il faut dire  
Avec un charme exquis et sans accent aigu.  
Il faut l'entendre dire : « A vous revoir, madame ».  
Et vous serez fixé sur sa belle façon.  
Dieu aurait pu, sans crainte, en faire une vraie femme,  
Mais il vaut mieux pour lui qu'il soit charmant garçon.  
Parfois, il cherche en vain de se mettre en colère  
Pour un oui, pour un non, ce sont de courts moments,  
Car revient aussitôt sa nature première,  
Il a fait un effort, s'il a grincé des dents.  
Il aime bien sa mère et sa femme et sa fille ;  
Il aime son beau-père, le voyant tout en or ;  
Si l'on parle de lui, on dit que son œil brille,

Sans espoir cependant qu'il lui laisse un trésor.  
Il est bon professeur de sciences en « ique »,  
C'est un « as » en dessin, un grand calculateur,  
Il apprend avec art diction, phonétique,  
Il est assurément un homme de valeur.  
Il aura, j'en suis sûr, une belle carrière.  
C'est un laborieux qui ne perd pas son temps ;  
S'il se couche parfois, sans besoin de lumière,  
C'est qu'il a travaillé la nuit pendant longtemps.  
Tout grandira chez lui, et cela je l'espère,  
Enfants, femme et famille, il aura tout aimé,  
Dieu sait se montrer juste au ciel et sur la terre,  
Il lui rendra le bien qu'il aura pu semer.

(Juillet 1924.)

## UN BON TYPE

*A Paul Maugé.*

Droit comme un long piquet, toujours le nez au vent,  
On croirait voir peut-être en lui un grand bellâtre,  
Un de ces pourfandeurs, un terrible Artaban,  
Il n'en est rien pourtant, car il se met en quatre,  
Voulant plaire à chacun, c'est là son seul désir.  
Il n'est pas de projets qu'à toute heure il n'invente,  
Rencontrer des amis, c'est pour lui un plaisir,  
Et ce qu'il fait pour eux jamais il ne s'en vante :  
Quand il parle, on entend résonner un écho  
Qui rappelle en vibrant les trompes historiques,  
Faisant tomber les murs de cette Jéricho  
Que nous avons connue en faisant nos classiques.  
Il est sans cesse gai, toujours de belle humeur,  
Et comme un grand enfant, ayant l'esprit folâtre,  
Il s'amuse de tout, avec un grand bonheur,  
De ce qu'il voit partout de Paris à Montmartre.

Mais quand il a fini de s'amuser ainsi,  
Vous trouvez un autre homme avec d'autres manières.  
Il travaille avec soin, sans repos, sans merci,  
Et l'on constate en lui l'honnête homme d'affaires.

(Paris, juillet 1924.)

## RETOUR

*A La Baule.*

L'an dernier, en partant, j'écrivais : Au revoir !  
Me voici revenu du Nord de l'Amérique ;  
Or, j'avais bien raison de caresser l'espoir  
De te revoir bientôt, beau site d'Armorique.

Pendant le long hiver, gardant bon souvenir  
Des semaines passées sous le ciel de Bretagne,  
Je demandais à Dieu d'exaucer mon désir  
De contempler encor ce pays de cocagne.

L'odeur de tes sapins et ta Côte d'Amour,  
Avec ton doux soleil qui toujours nous convie  
A venir sur tes bords, ton idéal séjour  
Fait revivre l'espoir et prolonge la vie.

Oui, depuis mon retour, mon vieux cœur de Français  
Semble battre plus fort et d'une ardeur nouvelle,  
Eprouvant le plaisir qui ne finit jamais  
De te revoir La Baule et de plus en plus belle !

(Juillet 1924.)

# TABLE DES MATIÈRES

---

|   |    |
|---|----|
| Préambule .....                             | 5  |
| La Mode .....                               | 7  |
| La Course à la Mort.....                    | 9  |
| L'Habit ne fait pas l'Homme.....            | 11 |
| Première Communion .....                    | 13 |
| « In Vino Veritas » .....                   | 14 |
| Doux Bébé .....                             | 16 |
| La Chanson de la Côte d'Amour.....          | 19 |
| Percé .....                                 | 21 |
| Petit Portrait d'un Grand Portraitiste..... | 23 |
| A mes Elèves.....                           | 24 |
| Au Revoir .....                             | 25 |
| Cœur et Souvenir.....                       | 26 |
| J'ai vu le Mandarin.....                    | 27 |
| Restitution .....                           | 29 |
| A Maurice de Féraudy.....                   | 34 |
| « Lusitania » .....                         | 35 |
| La Marseillaise des Poids Lourds.....       | 38 |
| Les Marionnettes de Percé.....              | 40 |
| Vir .....                                   | 42 |
| La Marchande de Dentelles.....              | 44 |
| Plus ça change.....                         | 48 |
| Cœur et Idéal.....                          | 51 |
| Le Vin d'Anjou.....                         | 54 |
| A Jean .....                                | 55 |
| Une Bourbon .....                           | 57 |
| Le Café-Restaurant Riche à La Baule.....    | 58 |

|                             |    |
|-----------------------------|----|
| La Chanson de La Baule..... | 60 |
| La Piastromanie .....       | 63 |
| La Machine infernale.....   | 65 |
| Notre Club .....            | 66 |
| Le Bon Docteur.....         | 70 |
| Les Trois Anabaptistes..... | 72 |
| A Pauline Fréchette.....    | 75 |
| La Trompe d'Eustache.....   | 76 |
| Ce Pauvre Chambertin.....   | 78 |
| A Jane .....                | 83 |
| « Emotionnata ».....        | 86 |
| Minuit Krestin .....        | 89 |
| La Délivrée .....           | 90 |
| Pensée et Prière.....       | 91 |
| A une Canadienne.....       | 91 |
| Une Philosophe .....        | 92 |
| A Georges .....             | 93 |
| Un Bon Type.....            | 94 |
| Retour .....                | 95 |

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES  
PRESSES DE A. & F. DEBEAUVÉ,  
IMPRIMEURS, 35, RUE TOUR-  
NEFORT, A PARIS, POUR LE  
COMPTE DES ÉDITIONS PICART,  
LE SEIZÉ AOUT MCMXXIV.